

— Parfaitement. En reconnaissance de la bonne réception que je leur ai faite.

Maintenant de Sambry en savait assez sur les relations de Metala avec les Européens ; et il était persuadé que les dits frères n'étaient, en réalité, que de faux Européens, ou pour mieux dire, des Arabes, associés du monarque, qui était, pour ainsi parler, leur homme d'affaires et leur agent.

Il lui répugnait à présent de sympathiser plus longuement avec Metala ; mais comme un projet subit venait d'éclorre dans son cerveau, il tenait à sauver les apparences et à laisser le monarque sous une impression favorable à l'égard des explorateurs.

En conséquence il mit fort poliment un terme à l'entretien et promit au nègre de lui envoyer, séance tenante, le hongo convenu, consistant en six mètres d'étoffe rouge, deux bouteilles de rhum et une raisonnable partie de poivre.

Cinq minutes plus tard, les visiteurs quittèrent le tembé royal.

A peine furent-ils au dehors, que de Sambry, tout en marchant, annonça à ses amis qu'une idée venait de surgir dans son esprit, à l'égard de Metala.

— Laquelle ? demandèrent tous à la fois, d'un ton curieux.

— Je vous la soumettrai après souper, répondit le chef. Pour le moment soignons les tentes et le hongo.

XXIX

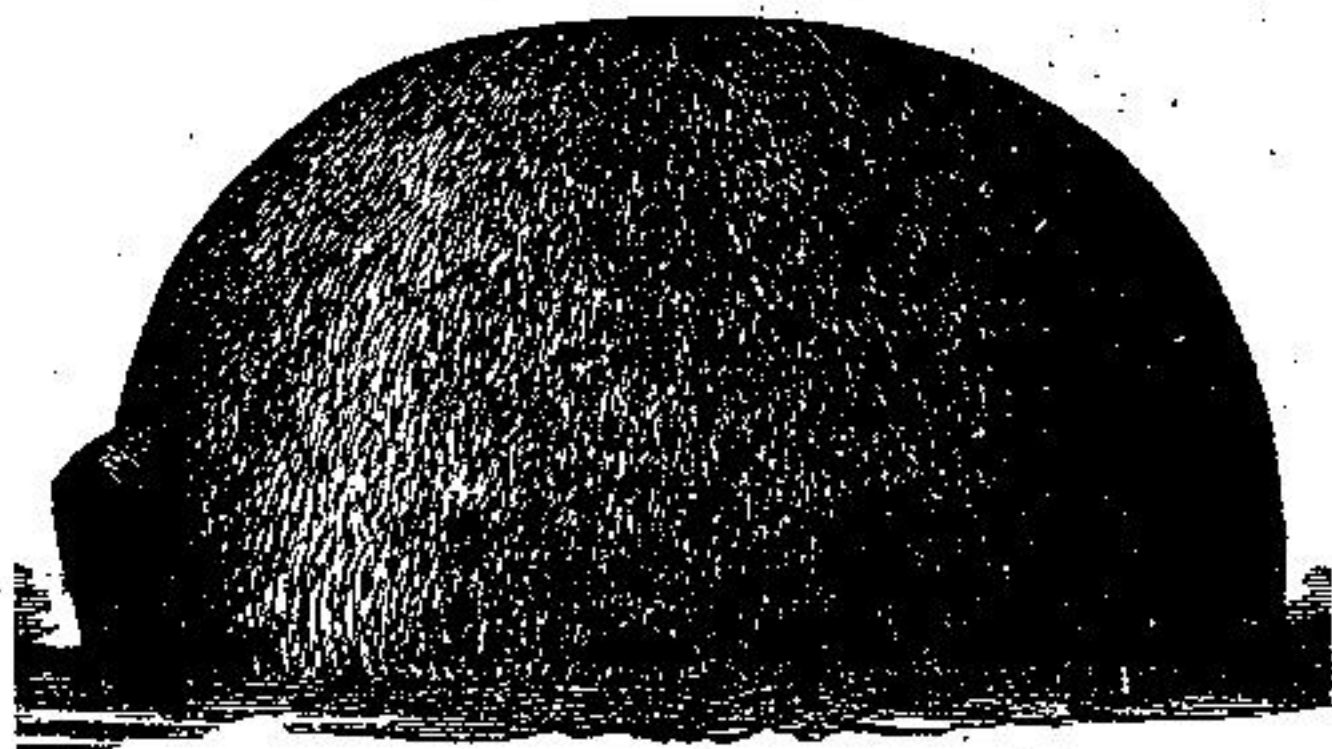
DIX CONTRE UN

On s'empressa d'envoyer les marchandises convenues, et le travail des tentes commença.

Pendant que celles-ci s'élevaient, les explorateurs purent examiner à leur aise, la composition du village.

Ce n'était, en réalité qu'une agglomération de huttes en chaume, de forme ronde, sans fenêtres et sans cheminée.

Une entrée très basse donnait accès à chacune d'elles et il était certain qu'un homme de taille un peu élevée aurait dû se baisser sensiblement pour s'y introduire.



En résumé, l'aspect de ces demeures accusait sinon la pauvreté, du moins la négligence la plus absolue.

Il n'y avait que le tombé royal qui tranchât d'autant plus vivement sur cette misère évidente.

Cependant, au bout de peu de temps, les tentes se trouvaient en règle, et chacun s'y retira.

Le repas fut servi par l'infatigable Nkéré, et l'on mangea de fort bon appétit.

Après quoi, le groupe des explorateurs se réunit autour de de Sambry à l'effet de connaître ses desseins.

— Causons, fit le chef.

— Que voulez-vous nous apprendre ? demanda Harris.

— J'ai beaucoup entendu et beaucoup observé. De notre entretien avec Metala, il semble résulter que nous sommes tombés dans un guépier.

— Un guépier ! exclama Criquet.

— Oui.

— Comment cela ?

— Avez-vous vu combien le monarque noir était embarrassé lorsque : lui demandais si ses frères tant vantés n'étaient pas plutôt des Arabes que des Européens ?

— Effectivement.

— Eh bien, à mon avis ces fameux Arabes et Metala ne forment qu'un seul et même clan.

— Le pensez-vous ?

— J'en suis presque persuadé. Le commerce d'ivoire me paraît être un simple prête-nom pour cacher le trafic de la chair humaine. Je suis certain que nous nous trouvons ici au centre d'un champ d'opération des négriers.

— Ma foi, vous devez avoir raison, interrompit sir William.

— Aussi, j'ai mon plan à ce propos.

— Lequel ?

— Un plan qui vous étonnera peut-être.

Tous se suspendirent à ses lèvres.

— Ecoutez. Nous sommes en nombre ; nos armes sont bonnes et notre principal objectif est de combattre les marchands d'esclaves. Or, nous allons probablement avoir, ici même, une excellente occasion de continuer et de reprendre l'œuvre commencée, en ayant l'œil ouvert et le fusil prêt. Rien ne presse pour nous, et si nos soupçons se

réalisent, nous devons bientôt voir arriver sur ces lieux un trafiquant quelconque avec ses victimes. Je crois donc que nous agissons sagement en nous installant jusqu'à nouvel ordre et en attendant les événements.

— Et Metala? demanda Henri.

— Celui-là ne saurait nous effaroucher. S'il prête la main aux négriers, il recevra sa punition, tout comme eux.

— C'est que nous sommes chez lui.

— La raison n'est pas plausible. Avant tout nous avons à défendre le faible contre le fort; c'est là ce que nous devons viser.

— D'accord. Mais s'il se ligue avec les trafiquants, serons-nous encore suffisamment forts pour les vaincre?

— Je crois qu'oui.

— Nous en avons battu d'autres, intervint Criquet.

— A preuve Calao et Palimbo.

— Et ceux-là n'étaient certes pas des agneaux, conclut le Bruxellois.

— Qu'en pensez-vous, Mwama? demanda-t-il au serviteur.

Le nègre se redressa d'un coup.

Son regard eut un éclair.

— Je pense que mon maître a raison, fit-il.

— Et qu'il faut exterminer ces bandits, n'est-ce pas?

— Certainement, maître.

En conséquence on se rallia à l'idée de de Sambry et, après avoir respiré pendant une heure encore, les senteurs de la nuit, on se jeta sur sa couche,

En vue de la méfiance qu'inspirait Metala, on avait résolu de faire bonne garde, et comme le meilleur veilleur était, sans contredit, Mwama, on lui avait confié le commandement des postes nocturnes.

Insensiblement tout retomba dans un silence solennel, ce grand, ce sublime silence de la nature qui s'endort chastement après avoir accompli dans l'immensité des sphères impalpables, son œuvre quotidienne.

Au firmament des milliards d'étoiles scintillaient comme autant de mouches à feu qui seraient, indolemment assises sur un incommensurable champ d'azur.

L'astre nocturne étalait moqueusement sa grande figure de fanfaron, dans laquelle une large bouche édentée montrait un rictus qui ressemblait fort à celui de Criquet.

Les arbres secouaient langoureusement leur ramure étoffée de

fleurs ou de fruits, dont les couleurs prenaient une teinte grisâtre et uniforme.

Entre les branches des arbrisseaux jouaient les ombres et les lumières, comme si elles voulaient se lutiner dans un miroitement plein d'innocence, tandis que les longues herbes, ondulées par la brise, penchaient leur tête, semblables à de maigres vieillards courbés sous des rêves d'outre-tombe.

Toute l'armée des insectes lumineux avait quitté son gîte et s'éparpillait sur les tiges ou les feuilles, ou bien encore flottait dans l'espace, avec un bourdonnement charmant.

De temps à autre, le coucou, cet incorrigible monotoniste, jetait dans ce calme absolu, la vibration de sa voix sonore, comme s'il essayait, par ses appels réitérés, d'empêcher la terre de sommeiller.

Mais la terre continua son sommeil et ses songes, malgré le cri régulier du coucou, malgré le bourdonnement des insectes, malgré le bruissement de la brise, malgré même la voix plus alarmante des bêtes féroces rampant dans le taillis, à la recherche d'un butin, ou prenant, eux aussi, le frais dans le bain silencieux de la nature.

Ainsi s'écoula la nuit, sans que rien ne vint troubler le repos des explorateurs.

Ainsi vint l'aurore, avec sa couronne de lumières et de rosée, mouillant les veilleurs de la caravane, et les rafraîchissant jusqu'aux os, sous leurs habillements printaniers.

Tout marchait donc à merveille, et les hommes de garde allaient se retirer dans les tentes, lorsque Mwama, dont l'oreille ne perdait jamais un son, redressa vivement la tête et se mit à écouter dans le vide.

Presqu'aussitôt il eut ses apaisements.

— Alerte ! s'écria-t-il, en s'adressant aux indigènes sous ses ordres.

Un peu décontenancés, ceux-ci ne surent d'abord à quoi s'en tenir, mais, obéissant à la simple discipline, ils apprêtèrent leurs armes.

— Restez, commanda Mwama. Je cours dans les tentes.

Et du même coup il disparut à l'intérieur des habitations.

Il sonna l'alarme.

Les explorateurs, qui dormaient paisiblement, ne surent que penser de cette brusque visite, mais ils s'empressèrent de sauter sur pied.

— Qu'y a-t-il ? demanda de Sambry.

— Des négriers, maître, répondit l'indigène.

— Où ?

— Ils arrivent par la plaine.

— Du côté du fleuve?

— Oui.

Le chef n'en exigea pas davantage.

— Aux armes! s'écria-t-il.

En quelques secondes chacun était pourvu de son fusil.

— Suivez-moi, reprit de Sambry.

— Peut-on tirer, maître? interrogea vivement Mwama.

— Non. Il faut attendre mon commandement. D'abord, observons; nous agirons après.

Les explorateurs, suivis du personnel, dûment équipé, se rangèrent devant les tentes et attendirent les événements.

A vrai dire Mwama devait avoir un œil exercé pour avoir reconnu déjà les marchands d'esclaves.

En effet, on ne distinguait encore, au loin, qu'une masse informe de points noirs qui grouillaient sur la route conduisant vers le village, et il fallait même beaucoup de bonne volonté pour admettre que ces points noirs fussent des silhouettes humaines.

Ce qui était certain, c'était que les arrivants, quels qu'ils fussent, étaient excessivement nombreux, car leur file se prolongeait sur une longueur considérable.

Sous le coup d'une attente fiévreuse, les explorateurs suivaient les mouvements de ces atomes mal définis.

On resta ainsi pendant un grand quart-d'heure.

Alors, insensiblement les points noirs grossissaient, prenaient de la consistance et se dessinaient d'une manière plus précise.

C'étaient effectivement des êtres humains.

Au devant de la troupe chevauchaient trois Arabes, le mousquet au poing et le burnous jeté autour des épaules.

Puis on distinguait, sur les côtés, un certain nombre de nègres,



lançant dans le tas des coups de fouet qui arrachaient à cette cohue noire des cris de douleur parfaitement perceptibles.

Puis encore c'étaient des ondulations de têtes et de membres, comme si une tempête passait sur une marée de chair humaine et la secouait de son souffle malfaisant.

Dans la demi-clarté du jour naissant tout cela prenait un aspect indéfinissable, quelque chose comme le remue-ménage d'un troupeau énorme, que l'on mène à l'abattoir.

Bientôt, cependant, la caravane avait franchi les confins du village, et maintenant l'on put se rendre exactement compte de sa valeur.

C'était vraiment scandaleux.

Jamais les explorateurs n'avaient vu un spectacle aussi navrant.

Les pauvres esclaves, attachés par groupe de vingt à la fois, avaient autour du cou un anneau en fer à travers lequel courait une chaîne qui allait d'un anneau à l'autre, formant ainsi une attache continue.

Il y avait des vieillards, des hommes dans la force de l'âge, des femmes, des enfants, dans une confusion parfaite et presque entièrement nus.

Tous, hâves et se traînant à peine, avaient les joues creusées par la misère et la peau ridée par les privations.

Dans leurs grands yeux sans lumière se lisait un enfer de tortures, et leur corps amaigri s'abandonnait, las de lutter, aux rigueurs de leur infortuné sort.

Leur attitude brisée disait hautement combien de malheurs avaient déjà passé sur leur tête et combien de souffrances ils avaient endurées.

Quelquefois, vaincu par la fatigue et exténué par la faim, l'un de ces ilotes s'affaissait sur le sol; mais alors accoururent leurs impitoyables gardiens qui les labouraient de coups de fouet jusqu'à ce que, réunissant leurs forces suprêmes, ils reprissent leur place dans la caravane, pour se traîner de nouveau à la suite de leurs compagnons malheureux.

Il y avait plus : les bourreaux qui surveillaient ce bétail humain prenaient un plaisir extrême à cingler de leurs coups les réprouvés, et bien souvent, sans que ceux-ci commissent la moindre faute, ils les harcelaient du poids de leur fouet.

Et pendant que les esclaves se tordaient de douleur et que des larmes amères, des larmes de sang, venaient naître sous leurs paupières en feu, pendant ce temps les infâmes bourreaux riaient aux éclats et répondaient par des sarcasmes aux cris déchirants des négres.

C'était horrible; c'était monstrueux.

Du seuil de leurs tentes les explorateurs contemplaient ce massacre,

consommé à petits traits, et leur cœur généreux en bondit d'indignation.

Leur première idée fut de s'élancer au-devant des négriers, de les saluer à coups de fusil et de leur arracher cette proie sans défense.

Mais alors une réflexion toute naturelle leur vint.

Les marchands d'esclaves étaient en grande force, équipés comme de véritables guerriers et il eut été téméraire, sinon imprudent, de se mesurer avec eux.

De plus, à peine les barbares eurent-ils aperçu les explorateurs, qu'ils se mirent à se consulter et l'on put voir clairement que, guidés par une défiance ouverte, ils se tinrent sur leurs gardes.

La situation était donc perplexes et de Sambry ne sut d'abord à quoi se résoudre.

Cependant la caravane avançait toujours, et déjà les premiers de ses hommes touchaient aux premières cases du village.

Les habitants de ce dernier, attirés par le bruit, accoururent et vinrent toiser, d'un œil curieux, la troupe d'esclaves.

Les Arabes qui conduisaient celle-ci poussèrent leurs montures vers la place publique du village, sans prendre le moindre souci des mauvais traitements que leurs hommes infligeaient aux pauvres indigènes.

Les explorateurs, attristés par ces scènes de sauvagerie, se sentaient remués jusques au fond de l'âme, et maudissaient leur impuissance

— Et dire que nous ne pouvons rien pour eux ! soupira Harris.

— Les bourreaux ! Les voleurs ! Les assassins ! s'écria Criquet.

— Devons-nous tolérer pareille torture ? demanda Paul tristement.

Soudain de Sambry se redressa de toute sa taille.

— Non ! s'écria-t-il avec une voix de tonnerre.

Les compagnons le regardèrent, anxieux.

— Non ! Mille fois non ! répéta-t-il. C'est impossible.

Et, sans que personne eut pu le retenir, il s'élança vers les négriers.

Devant ce mouvement imprévu, les Arabes apprêtèrent leurs armes ; mais le chef blanc semblait ne point s'en inquiéter.

Il marchait vers eux, le front impassible, la tête levée et dominant de son regard celui des négriers.

D'un geste courroucé il leur montra les esclaves.

— Qu'allez-vous faire de ces gens ? demanda-t-il.

— Ils nous appartiennent, fut la réponse.

— Je vous demande ce que vous allez en faire ?



LES HABITANTS ACCOURENT. (P. 360.)

— Nous n'avons à en rendre aucun compte.

— Pourquoi les maltraitez-vous ?

— Parce que cela nous plaît.

De Sambry se rapprocha encore des négriers ; et, avec une audace que les explorateurs ne lui avaient encore jamais vue :

— Je vous ordonne de briser leurs fers ! s'écria-t-il.

Les Arabes eurent un mouvement de surprise, puis ils s'épanchèrent dans une longue hilarité.

Mais le chef blanc paraissait un César.

Blême de colère, et ferme comme un roc, il domina les éclats de rire ; et, d'un accent bref, mais ferme :

— Je vous l'ordonne ! répéta-t-il.

— De quel droit ? demanda l'un des Arabes.

— Au nom de la civilisation.

— Nous n'avons que faire de la civilisation.

— Elle le veut, elle l'exige.

— Ce qui est à nous, nous le gardons.

— Les vies humaines ne sont pas votre bien.

— Nous les avons achetées.

— N'importe ! Il faut qu'elles soient libres.

— Prenez garde, nous avons des armes.

— Les nôtres ne sont pas à dédaigner.

— Nous défendrons nos trésors.

— Et nous vous tuons comme des chiens.

Décidément les choses prenaient une tournure fort grave, et les négriers commençaient à voir qu'ils avaient à faire à des hommes décidés.

Bien qu'inférieurs en nombre, les Européens étaient de ceux qui semblaient en état de payer au moyen de bons coups de fusil, la défense de leurs principes.

C'était visible, c'était patent.

Aussi les Arabes, avec leur duplicité habituelle, essayèrent-ils de conjurer le péril, à l'aide de détours.

— Mais pourquoi donc vous mêler de nos affaires ? demanda le même négrier, d'une voix douceuse.

— Ce sont celles de l'humanité entière, répondit de Sambry.

— Allez votre route ; nous irons la nôtre.

— Non ; nous sommes venus pour combattre l'esclavage ; nous le combattons.

— Ignorez-vous donc que nous avons ici un puissant allié ?

— Je le sais.

Malgré lui l'Arabe, à cette affirmation si catégorique, ne put s'empêcher d'être stupéfait.

— Comment, dit-il, vous le savez ?

— Oui. Cet allié se nomme Metala, le chef de ce village.

— En effet.

— Vous voyez que nous savons tout.

— Et vous ne craignez pas nos forces réunies ?

— Non, moins que jamais. Si Metala vous soutient, il sera puni comme vous.

— C'est ce que nous verrons.

— Eh bien oui, c'est ce que nous verrons ! hurla de Sambry.

Et, prompt comme l'éclair, il se retourna vers ses compagnons, qui avaient attentivement suivi les péripéties de la conversation.

Depuis quelques minutes déjà ils avaient prévu ce qui allait arriver, et ils s'étaient arrangés en conséquence.

Ils étaient prêts à tout, eux et les hommes de l'exploration.

Mwama n'était pas resté inactif.

Sa haine contre les négriers s'était révélée d'un coup et il était impatient de voir s'ouvrir le feu.

Aussi guettait-il le moment de l'action, bien résolu à faire un carnage terrible.

Lorsque de Sambry s'était retourné, un cri de triomphe étouffé avait monté dans la gorge de l'indigène.

Mais on n'eut pas le temps des réflexions.

Le chef blanc se détacha des négriers, en se jetant au milieu de ses amis :

— En avant ! s'écria-t-il ; et à la mort !

— En avant ! répétèrent toutes les voix.

— Dix contre un ! hurla Criquet. En avant !

Les explorateurs se serrèrent, et, avant que les négriers eussent pu se rendre un compte exact de la manœuvre, ils se trouvèrent sur l'offensive.

— Feu ! commanda de Sambry.

Une salve de détonations roula sur le terrain, englobant dans un même nuage de fumée les négriers, les habitations et les esclaves.

L'attaque avait été tellement vive que les marchands d'esclaves n'avaient pas eu le temps de riposter.

— Encore ! tonna de Sambry.

Une seconde explosion alla semer dans les rangs ennemis la dévastation et la mort.

Les habitants du village fuyèrent affolés tandis que, du côté des négriers, des lamentations déchirantes s'élevaient dans les airs.

On vit des corps rouler à terre ou s'affaïsser contre un appui quelconque ; des hommes bondir ; d'autres se retrancher derrière les arbres ; d'autres encore prendre la fuite.

Cependant, le premier moment de frayeur passé, les Arabes avaient reconquis leur sang-froid et se préparaient à la riposte.

Les explorateurs s'en aperçurent.

— Tuons-les ! exclama de Sâmbry.

— Sans merci, ajouta sir William.

Et de nouveau les armes vomirent leurs balles meurtrières ; et de nouveau les victimes tombèrent dans le camp ennemi.

Pourtant les négriers ne restèrent plus impassibles.

De leur côté ils envoyèrent une pluie de plomb vers les explorateurs, qui soutinrent la riposte avec un héroïsme superbe.

Tous, jusqu'au dernier, s'étaient transformés en combattants et von Ruff même maniait le fusil.

Il était noir de poudre, le pauvre savant, mais il sentit qu'il avait un devoir à remplir, et il s'y adonna entièrement.

Lui, d'ordinaire si calme, si inoffensif, si peureux, il se vit maintenant transporté, enlevé par l'ardeur générale, et plus d'une de ses balles avait déjà, sans doute, atteint son but.

Il combattait aux côtés de Criquet, qui l'encourageait du geste et de la voix.

Au milieu de ce carnage le Bruxellois ne perdit pas un instant sa belle humeur.

Il avait l'air de s'amuser et de se livrer tout simplement aux plaisirs d'un tir à la carabine.

— Vous voyez là-bas ce grand nigaud d'Arabe, n'est-ce pas ? dit-il à von Ruff.

— Oui, répondit naïvement le naturaliste.

— Eh bien, c'est mon homme.

— Quel homme ?

— Regardez. Une, deux, trois !

Et la balle de Criquet fendit l'espace, dirigée par une main sûre. Elle alla frapper en pleine poitrine le négrier, qui tomba en poussant un cri.

— Et d'un ! fit Criquet.

Von Ruff était littéralement émerveillé.

— Vous êtes un excellent tireur, dit-il.

— Je crois bien. Lequel voulez-vous, à présent ?

— Ma foi, ça m'est égal.

— Ce vieux bougre, là-bas à gauche ?

Le savant regarda dans la direction indiquée.

— Oui, répondit-il.

— Tenez, vous allez voir.

Et le fusil impassible du Bruxellois fit son office, en atteignant à la tête l'homme visé.

— C'est merveilleux ! exclama von Ruff, qui ne faisait que tirer dans le tas.

— J'appelle cela la cible fixe, riait le Bruxellois.

Cependant le carnage poursuivait sa route, et déjà le sang coulait de toutes parts.

Les négriers faisaient des efforts surhumains pour maintenir leurs positions, mais les explorateurs semblaient invincibles.

A chaque décharge ils gagnaient du terrain sans qu'ils essuyassent des pertes sérieuses.

A peine, jusqu'ici, quelques porteurs de blessés.

L'hésitation commençait à se glisser dans les rangs des négriers, et on les vit faiblir sur plusieurs points à la fois.

De Sambry mit cette circonstance à profit.

— Courons sus ! s'écria-t-il.

Comme une avalanche, les explorateurs et leur armée prirent le pas de course et envahirent le terrain de leurs adversaires.

— Sans pitié ! hurla de Sambry.

Et, en effet, ils tiraient sans pitié.

La distance étant plus courte, le but était plus infallible, ce qui augmentait encore les ravages causés à l'ennemi.

On luttait pour ainsi dire corps à corps.

Néanmoins, de minute en minute, de seconde en seconde, la résistance des négriers devenait moins accentuée et leurs rangs s'étaient tellement amincis que l'on pouvait presque compter leurs soldats.

Le sol était jonché de cadavres et de blessés, et le sang avait jailli jusque sur les arbres.

C'était une hécatombe affreuse que seule pouvait justifier la bonne cause défendue par les explorateurs.

Il ne restait plus guère que quelques négriers sur le champ de bataille ; et ces guerriers, voyant leur isolement et leur impuissance battaient en retraite vers la forêt.

Ils se défendaient, pourtant, comme des tigres, avec une audace et un courage extrêmes ; mais les explorateurs, forts de la victoire qui penchait vers leur côté, les assommaient avec une rage non moins grande.

Les vainqueurs s'aperçurent de la tactique des vaincus.

— Ils veulent gagner la forêt. Tuons-les, fit de Sambry.

Et les coups de feu reprirent de plus belle.

De-ci de-là, un négrier mordait encore le sable, jusqu'à ce que leur troupe, disséquée, exterminée, loqueteuse, touchant aux premiers arbres, s'empressa de profiter de ces barrières naturelles et de disparaître au milieu des herbes.

XXX

MORT DE CALAO

Bientôt, de cette caravane audacieuse il ne resta plus rien que les pauvres esclaves groupés non loin de-là sous le poids de leurs fers, et suivant des yeux les différentes phases de cette lutte aussi imprévue que terrible.

Les explorateurs triomphaient donc sur toute la ligne.

Du moins ils le pensaient.

— Délivrons les esclaves ! s'écria de Sambry.

Et tous s'élancèrent vers la troupe de négres.

Mais au même instant, une pluie de flèches, entremêlées de quelques balles, tomba sur eux.

Stupéfaits, ils s'arrêtèrent.

Ils regardèrent autour d'eux, et alors ils s'aperçurent que l'attaque venait du côté du village.

La situation devint claire, du coup.

— Metala qui défend la cause des négriers, dit le chef blanc.

— Négrier lui-même, répondit sir William.

On n'avait pas les loisirs d'une longue réflexion, car une deuxième bordée de projectiles siffla dans l'espace.

Aussi la décision des explorateurs fut-elle prompte.